

...et si nous retournions en Oranie !

Après ce beau voyage de trois semaines à Saïda, sous la houlette de notre ami Francis Baylé — quel meilleur guide pouvions-nous souhaiter ? — nous allons reprendre nos pérégrinations à travers notre département.

Aujourd'hui ce n'est pas notre habituel cicérone qui nous conduira mais bien le dernier maire de ce coquet petit centre rural et côtier à la fois, qu'on a baptisé Damesme pour honorer la mémoire d'un beau soldat de la conquête : j'ai nommé Roland Laurent, replié quelque part en Haute-Garonne. Il était justement qualifié pour décrire son berceau et en faire l'histoire. Certes un historique à l'image de tous nos villages de colonisation, mais plus enrichi que je n'aurais su le faire tant par la documentation apportée que par le cœur avec lequel il a été pensé et composé.

Et maintenant suivez le guide... pardon, Monsieur le Maire de Damesme.

François RIOLAND.

ET VOICI DAMESME

Ma seule prétention, en la circonstance, est de faire revivre Damesme dans le cœur de ceux qui eurent le bonheur d'y vivre, ou qui, tout simplement, connurent et aimèrent notre belle commune.

Comme pour Sainte-Léonie (entre Renan et Arzew) et La Stidia (Georges-Clemenceau), la colonie rhénane fut la plus importante. Ces trois communes avaient d'ailleurs des liens de parenté très étroits et très heureux. Il y eut certes des Alsaciens qui, après le désastre de Sedan, quittèrent leur province pour ne pas subir la domination allemande. Mais il y eut, quelques années avant, des Prussiens, des Sarrois, des gens du Palatinat, de Trèves notamment, qui partirent pour l'Amérique. Si certains arrivèrent au but, d'autres restèrent longtemps en rade dans un port français, à la charge du gouvernement qui, déjà, pour s'en débarrasser (il est plus généreux aujourd'hui et vous savez à l'endroit de qui), les expédia en Algérie. Dans mon esprit, et peut-être parce qu'au départ ils ont déjà souffert les mêmes afflictions de l'exode, ils se confondent ; mais les Schmitz, Wolhuter, Martzloff, Leininger, Millischer, Pitz, Selzner, etc... furent avec les Parisiens indésirables à Paris sous la Commune, Rothan, Robert, Duc, Tournut, Blanfumay, Billard... les premiers colons qui bâtirent Damesme en même temps que Sainte-Léonie et La Stidia. Il y a eu aussi, de 1848 à 1851, des natifs de la Côte-d'Or, je veux parler de mes grands-parents Laurent, puis aussi du Midi, ma famille maternelle, les Mas. Plus tard ce fut, comme partout ailleurs en Oranie, l'implantation d'une petite colonie espagnole, elle aussi combien méritante, combien courageuse à la tâche, les Lopez, Pérez, Gerez, Serrano... Je ne reviendrai pas sur ce que fut la colonisation, d'autres, mieux que moi, l'ont déjà fait, mais il faut que nous tous, partout, dans notre vie courante, sans nous lasser, nous rendions hommage à la mémoire de nos ancêtres, ces valeureux pionniers qui partirent d'ici ou d'ailleurs, à l'aventure, pour enfin et tout simplement vivre, et faire vivre. Et ils édifièrent Damesme avec tout leur cœur, avec pour seules armes leur courage, leur croyance en l'avenir et leur volontaire persévérance.

Dans un autre ordre de choses, le choléra, le paludisme, la sécheresse, les cyclones, ils connurent tout cela, mais les anciens m'ont dit que le plus terrible fléau fut, en 1891 je crois, le phylloxéra, **importé volontairement de métropole**, qui ruina toutes les plus grandes espérances et provoqua l'arrachage obligatoire des vignes : il fallait écraser dans l'œuf la concurrence des vins du soleil, — déjà ! comme après 1945 celles de la faïencerie, des lainages, de la verrerie, des laminés... Puis ce fut l'ère des plants américains, et peu à peu l'espérance revint. Les plantations progressaient lentement mais sûrement, non

sans peines de toutes sortes, au gré cependant de faibles budgets, car la vente des produits n'était pas facile et beaucoup de terres étaient encore en friche. Au cours des ans qui passaient, le village prenait forme, des rues étaient tracées et les premières maisons en mortier de terre étaient construites ; on abandonnait enfin les grottes des ravins et les tentes militaires ; une chapelle était édiflée, qui existait encore en 1962, ainsi qu'un semblant de maison commune. Défrichements et plantations furent cependant freinés par la guerre de 14-18 où on retrouva — on ne le sait peut-être pas ou presque dans l'Hexagone et ailleurs — rassemblés, au coude-à-coude, sous l'uniforme, dans les rangs de l'armée française d'Algérie, comme d'ailleurs en 1939-45, des gens d'origine prussienne, des Alsaciens, des Parisiens, des Espagnols, des Italiens et des Arabes, une légion d'un nouveau genre. On sait d'ailleurs la part importante que prirent les régiments de Tirailleurs et de Zouaves lors de la grande guerre en particulier et notamment dès les premières semaines. Ces temps-là furent très pénibles, et pour ma part je faisais vivre amoureusement là-bas une vigne plantée par des femmes courageuses : c'était en 1915 et il s'agissait des sœurs de mon père.

Ce n'est que notre génération seulement qui tira profit de ce travail et de ses souffrances ; car, en réalité, il aura fallu cent ans de vie active pour commencer à récolter, plus heureusement, plus facilement le fruit de cette colonisation qu'aujourd'hui on ose encore accabler... jusqu'au mensonge. A Damesme, plus de 970 hectares de belles vignes, autant de jardins, sont restés derrière nous, fruit légitime du travail et des souffrances de trois et quatre générations. Alors, est-ce parce que nous sommes des chrétiens qu'on nous demande de pardonner !... Peut-être... demain... un jour... mais surtout, oui surtout, qu'on ne nous demande pas... d'oublier.

Notre village n'a pas toujours été une commune heureuse, où il faisait bon vivre, selon l'expression du préfet Perony, parfait administrateur à qui nous nous devons ici de rendre hommage, car nous nous avons longtemps vécu sous la tutelle de la commune-mère de Saint-Leu. Cette situation se prolongea trop longtemps, malgré les efforts déployés par tous les adjoints spéciaux qui s'y succédèrent. Profitant des réformes administratives par trop tardives, et là c'est l'Etat qui en porte la responsabilité, car gouverner c'est prévoir et imposer le cas échéant, nous eûmes en 1957 la joie de voir enfin prononcer la dissociation des deux communes. C'était hélas trop tard, mais Damesme devait très vite retrouver sa joie de vivre et se faire une place parmi les plus belles collectivités locales de notre région. En l'espace de quatre années seulement, la municipalité devait rattraper le temps perdu et réaliser des exploits à tous les points de vue. Infrastructure, enseignement, œuvres sociales, tout était entrepris, réalisé en même temps, grâce à des concours financiers très importants qui, naguère, nous avaient tant fait défaut. Adduction d'eau potable, château d'eau, distribution, réseau d'égouts (que je n'ai pas trouvés en arrivant ici, en France), ouverture de rues, pose de bordures et construction de trottoirs, construction d'écoles, organisation d'un secrétariat de mairie, édification d'un hôtel des P.T.T., ce dernier inauguré le 1^{er} juillet 1962 par l'A.L.N. — ô tempora ! —, cantine scolaire, assistante médicale gratuite (plus de 3 millions de francs par an), 350 enfants en majorité musulmans scolarisés, plantation d'oliviers au long de nos routes et d'autres essences, mise en valeur des terres incultes par la plantation de vignes pour les plus déshérités, œuvre hélas inachevée ; enfin une inlassable activité que je veux souligner dans ces pages et que je dédie à ceux qui reposent là-bas ou ici et qui ont connu ces temps-là, qui ont pu apprécier les efforts déployés en quelques années seulement par la municipalité — leur première et dernière assemblée communale. Pour ma part il me suffisait, chaque fois que je rencontrais un habitant du village, par exemple un Rothan, un Duc, un Pérez ou

un autochtone de lui tendre la main et de regarder ses yeux, pour recevoir ma plus belle récompense, celle de la reconnaissance et de l'estime. Cette vie nouvelle et souhaitée par nous tous, nous faisait parfois, trop souvent peut-être, oublier que Damesme n'était pas toute l'Algérie et que notre cher pays vivait des heures tragiques. La région fut effectivement très calme, il faut le dire parce que c'est vrai, jusqu'en 1961 — ce que Paris n'a pas voulu comprendre — cette région, le président Sicard l'appelait "L'Algérie Heureuse" et il avait raison, car la plus parfaite harmonie y régnait entre les deux communautés. Les gens de Damesme, que vous croisez sur la route d'Oran à Mosta, n'étaient pas très difficiles, et quand ils désiraient, les plus anciens particulièrement, se donner un peu de plaisir, se distraire, se décontracter, ils allaient tout simplement à "La Côte..."

Ah ! cette chère Côte, unique en son genre et si proche ! Nous dominions, nous surplombions toute l'admirable baie d'Arzew. Il leur suffisait d'une pierre un peu plus grosse que les autres pour s'asseoir, et là, en fumant une cigarette ou en tirant sur une bouffarde, c'était la contemplation, presque l'extase... J'ai vu des concitoyens passer là des heures qu'ils qualifiaient de sereines et magnifiques, parce que le spectacle de cette immensité bleue qu'était notre Méditerranée était un véritable apaisement. Les souvenirs m'importent peu, mais je me souviens d'avoir flané tout enfant en ces lieux de détente et avoir entendu : « Tu vois, de l'autre côté c'est la France... ». Quand, derrière la "Montagne des Lions" se couchait le soleil qui dorait nos belles grappes de raisin, c'étaient les lamparos du port d'Arzew qui sortaient pour la pêche. Le matin, à la pointe du jour, bien avant que le soleil se lève sur Mostaganem, c'étaient les chalutiers qui sortaient pour une journée entière de drainage, pour en rapporter des tableaux mouvants de couleurs éclatantes. C'était, là, notre

baromètre, car qui mieux que nos pêcheurs pouvait prétendre connaître le temps. La marine nationale, les manœuvres sur la plage de sable fin et sans fin... ; les hydravions qui passaient sur notre village comme pour nous saluer et nous dire merci d'être là... ; ce phare qui inlassablement semblait la nuit venue, veiller sur nous... La plage de Damesme était un pôle d'attraction et de détente que tous, gens de l'intérieur, de Perrégaux, Saint-Denis-du-Sig, Sidi-Bel-Abbès, Oran même, connaissaient bien. C'était encore, du haut de notre Côte, un autre attrayant spectacle : cette inoubliable ligne désordonnée de cabanons multicolores qui, entre la mer et les rails des C.F.A., entre les dernières vagues et les dunes, donnait vie tous les étés ou aux grandes fêtes du calendrier, — une véritable vie de rêve. Combien cette belle plage, ces cabanons ont vu naître de grandes espérances, de grands bonheurs pendant un siècle ! C'était ça Damesme, tout ça, une grande joie de vivre. Heureux ceux qui vécurent ces années-là ! Personne, non jamais personne ne pourra nous prendre ces magnifiques souvenirs. Aussi, je ne regrette rien de tout ce temps passé là-bas, chez nous, sinon de ne plus y vivre ; de tout le bien que l'on a fait à ce pays que nos ancêtres avaient façonné de leurs mains et de quelle manière. Je ne regrette pas que le bateau de nos pionniers soit arrivé en Algérie "par accident". Mais je regrette simplement que l'on ait choisi, d'abord contre nous, la plus mauvaise et la plus odieuse de toutes les solutions. La solution qui nous a fait tout perdre et rien gagner aux autres... Alors, l'indépendance, ce grand mot, ou ce grand mal, est-ce le bonheur ou la misère ?... Que deviennent les humains dans tout cela. En un mot, qu'est devenue notre chère Algérie, et que sera-t-elle demain... sans nous ?

Et que sommes-nous aujourd'hui sans elle ?

Roland LAURENT.